

Je joue, je ne joue pas



Photos : DR

Dans la revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales *Insaniyat* de 1997, Mouria Benghabrit-Remaoun a publié une communication intitulée «L'enfant et la rue/Espace jeux», dans laquelle elle explique que c'est par le jeu que l'enfant investit la rue, un lieu de liberté et d'épanouissement pour lui. Elle explicite de même comment la rue est stigmatisée dans le discours parental.

Dans sa communication, M^{me} Benghabrit met l'accent sur l'importance de la rue comme espace libre pour la pratique du jeu : «La forte présence des enfants dans la rue dans nos sociétés est une réalité visible.» Elle expliquera la manière dont les enfants occupent l'espace public, ce qu'ils y font et comment cette situation imposée est vécue par la famille.

Trois questions structurent notre appréhension du lien entre l'enfant et la rue-espace jeu :

1. Comment l'enfant s'approprie-t-il son environnement immédiat, la rue, et qu'y trouve-t-il relativement aux espaces traditionnels de socialisation que sont la famille et l'école ?
2. Comment la rue – *zenka* – est stigmatisée dans le discours parental ?
3. Comment l'enjeu de la socialisation de l'enfant est profondément lié au statut occupé dans la famille et à l'école ?

En sa qualité de chercheuse, l'auteure a suivi plusieurs groupes d'enfants dans des quartiers différenciés socialement. L'observation a été menée au cours de l'année 1993-1994 à Oran, et lui a servi de support à ses conclusions.

La rue, un espace d'expérimentation et de créativité

Pour Benghabrit, il semblerait que les planificateurs se seraient plantés en pensant que «les enfants sont d'abord des objets à classer dans les chapitres démographie, scolarisation et santé. Ils font par une approche totalitaire perdre à la *zenka* son identité première : être d'abord un espace de circulation. Ainsi, l'occupation massive de la *zenka* par les enfants obéit à un double besoin : la recherche de la liberté chez les enfants, et la paix et la tranquillité pour les parents.

Cette liberté de faire, courir, sauter, crier, se bagarrer est revendiquée comme un leit-motiv par tous les enfants interrogés âgés de 5 à 13 ans. «Je fais ce que je veux et personne ne s'occupe de moi.» La rue se transforme grâce aux enfants, en un espace d'expérimentation et de créativité. Dans un milieu social, obnubilé par la normativité, la vie rejailit à l'abri des regards «éducatifs» et rend possible l'expérimentation. Celle de la parole d'abord et dont les enfants n'usent qu'avec modération dans la famille sur le mode de l'injonction du maître à l'intérieur de la classe. Celle de rire, se moquer sans avoir

peur de l'adulte qui juge et punit sous divers prétextes (trop de bruit, pas le moment...). C'est ainsi que les enfants considèrent que la pratique du jeu dans la rue leur apprend «à compter sur soi» pour le garçon de 12 ans, et pour la fille de 11 ans, elle est l'occasion de «l'apprentissage de la responsabilité».

L'esprit de groupe est largement mis en exergue, elle l'explique clairement : «Ainsi pour tous les enfants dont nous avons recueilli les avis, jouer seul n'a aucune valeur à leurs yeux, et les types de jeux investis sont d'abord collectifs. La rue fonctionne comme une machine intégrative de groupes. C'est par le jeu que l'enfant investit la rue, transformée à ces moments en un véritable espace de coopération, d'opposition et de leadership.» «Je joue dans la rue car cela me permet d'avoir de nombreux amis avec qui je peux me mesurer», dira un garçon de 11 ans.

Dans son observation, la *zenka* se révèle comme un espace où se reproduit une pratique sociale sexiste dominante bâtie sur la séparation des sexes. Ainsi, les filles et les garçons jouent dans un même espace mais différencié selon la proximité relative du lieu d'habitation dans des groupes non mixtes.

Si l'enfant trouve son bonheur en jouant dans la rue, les parents ne partagent pas toujours cette joie. Madame Benghabrit en apporte l'explication. «Au contraire, la rue-*zenka* perturbe la relation mère-enfant dans sa composante autoritaire ; elle aide l'enfant à échapper au face-à-face en lui ouvrant la perspective d'interrelations avec les autres.»

Par le jeu, l'enfant tente de se libérer du statut d'exécutant

La mère et les autres membres de la famille communiquent beaucoup avec le petit qui est l'objet de toutes les sollicitations. Cependant, après 3 ans, brusquement, cet enfant «malayka» va devenir pour sa mère et ses proches un véritable «djinn». Il a désormais «grandi». La rupture, ou l'éloignement de la mère va se traduire essentiellement chez l'enfant par le manque de confiance en soi. Sa prise en charge qui n'est plus assurée uniquement par la mère, va être relayée par d'autres espaces. Entre 4 et 6 ans, l'enfant partage son temps entre la maison (*dar*) et l'extérieur (*zenka*). Craignant que leur autorité ne soit altérée, les parents, en général, ne jouent pas avec les enfants. Cela entraîne de ce fait un déficit dans la communication. Dans notre société, la représentation dominante relative à l'enfance s'appuie sur «l'enfant ne sait pas», «l'enfant ne comprend pas». En fait, l'enfant trouve dans la rue l'espace d'ex-

périmentation dont il a besoin pour se développer et un certain équilibre dans ce va-et-vient régulier entre *dar* et *zenka*.

Madame Benghabrit relève que l'éducation est construite autour de trois mots-clefs : - *hram* (péché), *hchouma* (honteux), *aïb* (mal vu). L'interdit est le noyau d'une triple



fonction : le *hram* pour le religieux, la *hchouma* pour le social et le *aïb* pour la morale.

Ce sont les références de base de la société. Cet interdit se prolongera dans le système scolaire. L'auteure souligne à ce sujet : «Les parents comptent sur l'école pour leur restituer leur autorité, largement entamée par les changements, en valorisant et revivifiant les valeurs traditionnelles de l'obéissance sans discussion, de respect à l'adulte sans chercher à comprendre. L'éducatrice fait à la place de l'enfant, travaille avec les plus actifs et utilise la répétitivité comme moyen central d'éducation. L'enseignante — initie, dirige —, face à l'enfant — exécute, reproduit — ; la discipline est le moyen principal utilisé en vue d'obtenir les résultats escomptés. La valeur éducative du châtiment corporel n'est contestée par personne. Réduit à un statut d'exécutant, l'enfant récupère de fait l'initiative et l'autonomie d'apprentissage dans l'espace non contrôlé qu'est la *zenka*.»

Dans ses conclusions, la chercheuse insiste sur le fait que sa communication ne se veut pas «un plaidoyer pour une occupation des espaces publics, notamment la rue, par les enfants. Elle vise simplement à jeter un autre regard sur cette réalité.

Un regard de compréhension sur ce qu'apporte cet environnement immédiat aux enfants sur ce qui leur permet de faire, de dire et d'expérimenter».

Source : Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales *Insaniyat* 1997.

Communication de M^{me} Nouria Benghabrit-Remaoun
Synthèse Naïma Yachir.

Voyage Culinaire

Dans notre voyage culinaire de cette semaine, nous allons nous envoler pour Wahran El Bahia, cette ville côtière que l'on surnomme la Radiuse, pour y découvrir un plat traditionnel assez connu dans notre pays, mais qui a sa particularité lorsqu'il est cuisiné dans cette région qui attire beaucoup d'Algériens pour son hospitalité reconnue.

Invitée pour le mariage de ma nièce installée dans la ville d'Oran, ce fut pour moi une occasion en or d'aller visiter pour la première fois cette ville mystère dont j'ai tellement entendu parler. Je savais, à travers mes lectures et mes connaissances sur la région de l'Oranie, que ce voyage allait me donner beaucoup de plaisir et de satisfaction, et j'étais décidée à en profiter. Etant moi-même une grande passionnée de l'art culinaire en général et traditionnel algérien en particulier, je comptais bien me faufiler dans les cuisines des mamans pour m'en mettre plein la vue et les papilles. Khalti Aïcha, la grand-mère paternelle de ma nièce, était un cordon bleu, et toutes les grandes familles du centre-ville faisaient appel à elle lors des fêtes familiales et autres cérémonies. Et, bien sûr, on lui avait confié la délicate et lourde tâche de préparer le dîner du mariage. Je me suis vite

Jelbana bel lham à l'oranaise, un mets coloré

rapprochée d'elle et lui ai proposé de l'aider en lui avouant ma curiosité et mon envie de découvrir les secrets de la cuisine oranaise. A mon grand étonnement, elle accepta tout de suite et me dit que cela l'honorait de savoir que je m'intéressais à la cuisine traditionnelle de sa ville natale dont elle parle avec une grande fierté. Et c'est ainsi que je me suis retrouvée, les mains dans les marmites, à seconder khalti Aïcha qui était un très bon maître en la matière. C'est le plat préféré de mon mari, c'est très bon...

LA RECETTE

Ingédients : 500 g de viande de mouton (on pourra remplacer la viande de mouton par du poulet), 1 gros oignon, 1 petite tomate fraîche bien mûre, 500 g de petits pois, 4 artichauts moyens, 2 carottes, 3 c. à s. d'huile végétale, 1/2 c. à s. de smen, 1 c. à c. de safran, 1 bâtonnet de cannelle, sel/poivre, environ un litre et demi d'eau.

Préparation : Commencer par faire revenir l'oignon coupé finement (ou râpé) avec la viande coupée en morceaux dans l'huile pendant quelques minutes puis ajouter la demi-

cuillerée de smen (ou de beurre). Lorsque les oignons sont translucides et bien mous, ajouter la tomate pelée et coupée en dés ainsi que les carottes coupées en rondelles assez épaisses. Bien mélanger tous les ingrédients, saler, poivrer et ajouter la cannelle et le safran. Mouiller alors avec 1,5 litre d'eau puis laisser cuire à couvert pendant une heure sur feu moyen. Au bout d'une demi-heure de cuisson, ajouter les petits pois et continuer la cuisson. Ajouter ensuite les fonds d'artichaut et laisser cuire, toujours à couvert, en faisant réduire la sauce. On peut lier la préparation avec un mélange jus de citron et œuf parsemés de persil haché.

Servir chaud. Accompagné de pain fait maison, ça ne peut être que plus bon. ♦



Par H. Belkadi